

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Marie CLOSUIT

Les conférences de l'année

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 130-152

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Conférences de l'année

Nous avons eu cette année la très heureuse fortune d'écouter dans nos murs de nombreuses conférences. Ces aubaines furent remarquées et nous avons pour les conférenciers, et ceux qui leur ont ouvert nos portes, une reconnaissance sincère. Les élèves ne furent point seuls à profiter de ces conférences : outre le corps professoral, les RR. PP. Capucins, les RR. PP. Spiritains, les RR. PP. Blancs, et plusieurs notabilités de la Ville y furent conviés.

On a exprimé le désir que les Echos en conservent le souvenir. Ce désir est juste. Les Echos s'acquitteront de cette tâche en utilisant les journaux du pays et même en les reproduisant ⁽¹⁾.

Les conférenciers furent choisis, et les sujets variés. Trois fois cependant, nous avons entendu parler des Missions ; aussi bien unîrons-nous ces trois exposés comme en un faisceau.

I

Saint François d'Assise

par M. Serge Barrault

professeur à l'Université de Fribourg

(2 décembre 1928)

« Cette conférence fut une révélation pour le plus grand nombre. Nous avons déjà entendu, à table, la lecture des **Vies de saint François** du P. Léopold de Chérancé, du B. Bernard d'Andermatt, de Le Monnier, de Cuthbert, **l'Idéal de saint François** du P. Hilarin, et, certes, nous croyions connaître la vie de notre séraphique Père. Mais jamais nous n'aurions cru possible de découvrir des aperçus si nouveaux, de pénétrer si avant dans l'intime même de l'âme de saint François, dans le cœur de son cœur, pour parler le langage d'Ernest Hello. Résumer la conférence, m'entraînerait trop loin. Nous l'avons goûtée avec une fidèle piété, disons plus, avec ravissement, pendant près

(1) Les *Chroniques* ont noté au passage ces conférences chacune en son temps. On pourra s'y reporter.

de deux heures. Et ce nous fut une peine de la voir achevée; nous eussions écouté encore des heures durant, ne sachant qu'admirer le plus : les grandeurs, les merveilles, les profondeurs insoupçonnées de cette vie unique d'un saint François ou l'incomparable finesse de pénétration, d'analyse, d'assimilation totale du conférencier avec l'objet de son étude. Comme nous sommes reconnaissants à M. Serge Barrault de nous avoir montré notre Père dans cette lumineuse apothéose qui a suscité en nous, avec une fervente admiration et un religieux amour, le désir de travailler plus que jamais à devenir ses pas trop indignes enfants. » ⁽¹⁾.

II

La Poésie catholique moderne

par l'Abbé Georges Vergnaud

(3 février 1929)

La 1^{re} partie de cette charmante conférence a paru dans les Echos d'avril. La 2^{me} paraîtra en juillet.

III

Le "Bon Père" Léon Harmel

par le R. P. Georges Guitton, S. J.

(6 mars 1929)

Le fascicule d'avril des Echos contenait un article sur Léon Harmel à propos de cette conférence écoutée avec une agréable attention.

(1) Extrait de la *Chronique du Scolasticat* des RR. PP. Capucins, dans *La Revue romande du Tiers-ordre*, mars 1929. — Nous regrettons vivement de n'avoir pas conservé de compte-rendu plus abondant de cette conférence très belle et même magnifique.

IV

Lourdes

par le Dr Vallet

président du Bureau des Constatations médicales de Lourdes

(9 mars 1929)

« Lourdes tue l'indifférence et remue les foules. » ⁽¹⁾.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi...

Il n'y a pas de milieu.

Remarquons — car c'est un Signe ! — qu'on ne peut être indifférent envers la Vierge toute blanche qui, par l'opération mystérieuse de l'Esprit d'Amour, est devenue la Mère du Verbe fait chair.

Les descendants des chrétiens japonais évangélisés par François de Xavier s'étaient transmis trois Signes auxquels ils devaient reconnaître plus tard les authentiques ambassadeurs du Christ et successeurs du grand Apôtre ; le célibat des prêtres, l'obéissance au Pape et la dévotion à Marie...

C'est pour n'avoir plus voulu recevoir la Mère, que tant de protestants, hélas ! sont en train de perdre le Fils, de le perdre au moins comme Dieu ...

En notre temps, nous assistons à une lutte de plus en plus ouverte entre la Femme forte et le serpent. La rage du Révolté s'exaspère contre le doux et sûr empire de la Reine. Mais les Promesses demeurent, et la Bête sera toujours écrasée.

La fin ignominieuse de tous les contempteurs de Notre-Dame fait trembler ... Le Serpent essaie toujours de la mordre au talon. Hier, la Bête s'appelait Zola ; aujourd'hui elle se nomme Lorulot. Pauvre, pauvre misérable, sans culture et sans honneur, qui aboie comme un chien qu'il est, qui renouvelle la honte du prétoire et crache sa bave sur les augustes Faces de Jésus et de Marie, qui ne redoute pas de se faire Judas et de vendre son Sauveur et sa Mère pour de l'argent... (2).

(1) *Courrier de Genève*, 22 février 1929, Henri Schubiger.

(2) On nous pardonnera d'évoquer ici un si triste fantôme, et nous nous en excusons auprès de M. le Dr Vallet, car nous le

« Continuez votre tâche ! Quand la fosse que vous creusez au Christ et à son Eglise sera assez profonde, vous culbuterez dedans. C'est le psalmiste qui vous l'annonce, et comme sa prophétie s'est déjà réalisée cent et cent fois, vous n'y échapperez pas ! » ⁽¹⁾.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas !

*

Le Collège de St-Maurice a eu le privilège d'entendre la magistrale conférence de M. le Dr Vallet, Président du Bureau des constatations médicales de Lourdes.

Volontairement cantonné dans son sujet, le conférencier expose, en un langage simple et clair, et sur un ton aimable et familial, le point de vue strictement scientifique et médical du « fait de Lourdes ». Il ne donne pas une conférence sentimentale, mais **documentaire**. La personnalité de l'orateur semble disparaître pour laisser parler les faits, et les faits ce sont les guérisons merveilleuses, les miracles éblouissants dont Notre-Dame gratifie ses bien-aimés.

*

Le Bureau des constatations de Lourdes est composé de centaines de docteurs de tous pays et de toutes religions. En la seule année 1928, 788 médecins de nationalités et de confessions les plus diverses se sont fait inscrire pour l'examen des cas proposés.

craignons bien — certains croiront que nous voulons opposer ces deux conférenciers. Même en les opposant, il y aurait comparaison, et cette comparaison serait de notre part une insolence pour M. Vallet. Mais on ne compare rien avec le néant ! — Avant d'écrire dans une revue qui se respecte le nom de ce pauvre fou qu'est Lorulot, nous avons hésité. Mais nous ne voulons pas nous dérober à la Vérité. Qu'un adversaire loyal oppose à notre foi des difficultés sincères, droites, élevées, nous le comprenons parfaitement, et nous sommes plein d'une immense charité pour tous ceux de nos frères séparés qui cherchent à démêler la lumière à travers les voiles. Mais il faut qu'on sache que Lorulot n'est pas de leur nombre. C'est un malfaiteur de métier, ce n'est pas un penseur. Témoins cet imbécile déraisonnement où il affirmait avec égale vigueur : 1^o que le Christ a mené une mauvaise vie, 2^o que le Christ n'a pas existé. Pauvre et ignoble blasphémateur !

(1) *Patrie valaisanne*, 12 mars 1929.

Lorsqu'un malade se dit amélioré ou guéri, un véritable procès est élaboré et toutes les pièces du dossier doivent converger vers les trois questions suivantes : **1. La maladie a-t-elle existé ?** (réponse par **oui** ou **non**). **2. La guérison a-t-elle eu lieu ?** (réponse par **oui** ou **non**). **3. Peut-on expliquer cette guérison par des moyens naturels ?** De plus, on exige, pour que l'intervention miraculeuse puisse être admise, deux caractères essentiels : **1. l'instantanéité de la guérison ; 2. l'absence de toute convalescence.**

Remarquons qu'il vient en moyenne un million de pèlerins à Lourdes par année ; sur ce nombre, 22 à 25.000 sont des malades. Pour l'année 1928, 300 se sont présentés comme guéris ; mais, 96 seulement ont été pris en considération, et parmi ces derniers, 15 ou 20 peut-être seront admis comme réellement miraculés.

Le Bureau des constatations étudie minutieusement et scrupuleusement chaque cas et, après avoir attendu longtemps, parfois des années, conclut, si toutes les conditions sont remplies, pour l'authenticité du miracle.

*

Un soldat anglais est blessé, aux Dardanelles. Après 8 ans d'atroces souffrances, de déchéance physique, il est déclaré incurable et pensionné à 100 %. Il a un trou circulaire de deux centimètres et demi de diamètre à un des pariétaux — toute la partie osseuse a été enlevée ; il a le bras droit totalement paralysé, en dépit de quatre opérations ; les membres inférieurs sont aussi paralysés, et il est très souvent frappé — plusieurs fois par jour — d'épilepsie.

Sa grande confiance dans la Vierge le décide à participer au pèlerinage de Liverpool en 1923. Or, le 25 juillet, à la procession du Très Saint Sacrement, il sent subitement un bien-être immense, il est guéri. Instantanément, l'os du crâne a été reconstitué ; le nerf du bras droit reconstitué aussi sur une longueur de 7 à 8 centimètres ; de plus, il est redevenu entièrement sensible ; toute paralysie a disparu et les crises d'épilepsie ont totalement cessé.

Voilà, certes, qui dépasse toutes les forces de la nature et exige une intervention spéciale du Créateur. Les témoignages de la science sont formels, la conclusion est facile à tirer.

*

Un garçonnet de 7 ans et demi, fils de parents chétifs, atteint pendant 6 ans de gastro-entérite tuberculeuse, livré à de successives bronchites, ne se nourrit plus que de quelques gouttes de lait, ne dort plus, transpire abondamment, est à la mort. Son aspect est celui d'un moribond, sa taille au-dessous de la moyenne ; squelettique, il ne pèse plus que 28 livres, se trouve aux confins de la vitalité. Depuis des mois, sa faiblesse augmente et tout secours médical se déclare impuissant. En 1927, on le conduit à Lourdes et il est subitement guéri dans le train du retour ; celui-ci passe devant la Grotte bénie et les pèlerins commencent, dès la gare, la récitation d'un chapelet qui se termine lorsqu'elle est en vue. C'est à ce moment que notre enfant fut remis, éprouvant pour la première fois, depuis des années, une vraie faim qu'il put apaiser sans aucun inconvénient.

Ce ne sont pas, sans doute, la vivacité de l'imagination ou la force de la volonté qui ont amené, chez cet enfant, une si prodigieuse transformation !

*

Une institutrice a un cancer à l'estomac, le pylore est totalement obstrué. L'intervention chirurgicale différée arrive trop tard et l'on doit se contenter de pratiquer à l'estomac malade un autre orifice de sortie en le mettant directement en communication avec l'intestin. La mort sera ainsi retardée de quelques mois ; mais lorsque la marche incessante de la maladie aura atteint la partie opérée il n'y aura aucun espoir. C'est ce qui ne tarde pas à se produire, le cancer obstrue cette seconde issue, puis se répand dans le foie. L'état de la malade est désespéré et c'est à ce moment que le voyage de Lourdes est décidé. Après 1200 kilomètres de chemin de fer, la patiente arrive exténuée sur la terre des miracles, le 3 juillet 1926, à 10 h. du matin ; son état est même si grave que, contrairement à l'habitude, on la dirige directement à la piscine. A peine plongée dans l'eau elle ressent une douleur intolérable bientôt suivie d'un suave bien-être, c'est la guérison totale et définitive. Le cancer a entièrement disparu, le foie et l'estomac ont repris leur forme et leurs fonctions

ordinaires et l'on ne constate plus la moindre trace de l'intervention chirurgicale ! Le mal est détruit et l'œuvre de l'homme supprimée.

Et voilà trois miracles ; leur exposition offre le maximum de détails et de précisions et la simple, mais impartiale constatation des faits ne peut laisser aucun doute sur la réalité de l'intervention surnaturelle. N'importe qui, d'ailleurs, peut les contrôler ; les dossiers sont archi-documentés et tous les témoins sont encore vivants.

La conférence est finie.

Hélas ! l'orgueil humain est battu, la fausse science est en déroute et les ennemis de tout surnaturel, sont pris de panique. Que faire devant l'évidence ? Comment dissiper la resplendissante lumière du grand soleil de midi ? Oh ! c'est bien simple, l'on rajeunira une fois de plus le diabolique conseil du vieil Arouet : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ». Et le mensonge fait son œuvre et la négation brutale et le sourire sceptique font le leur, et finalement on échappe au divin ! L'idiotie, la mauvaise foi et la haine embrigadent les cœurs charnels... Les innombrables suppôts du père du mensonge, poursuivent avec rage et désespoir leur œuvre stupide et criminelle.

Cependant que les enfants de la Reine du Ciel, transportés de joie et de reconnaissance au récit de ses miraculeuses tendresses, lui jurent un amour plus grand et une fidélité nouvelle. ⁽¹⁾.

V

Inquiétudes et espoirs du temps présent

par le Comte Gonzague de Reynold

professeur à l'Université de Berne

(14 avril 1929)

La très captivante « causerie » de l'illustre écrivain, présidée par Son Excellence Mgr Netzhammer, Archevêque

(1) *Patrie valaisanne*, 12 mars 1929. Chne Léon Dénériaz.

d'Anazarbe, a été universellement admirée et goûtée. Après un délicat prélude où M. de Reynold dit sa joie de se retrouver dans l'antique monastère d'Againe et aussi le regret que lui cause l'absence de Sa Grandeur Mgr Mariétan, l'éminent conférencier aborde son sujet.

*

Notre XX^e siècle touche à sa trentième année ; comment débute-t-il, quelles sont les grandes lignes qui le déterminent ? Certes, le recul manque pour répondre à une telle question ; néanmoins, à la lumière des âges précédents et d'après les tendances contemporaines, nous pouvons approximativement fixer notre situation et déterminer les différents aboutissants qui nous sollicitent.

La grande guerre, le fait est indiscutable, marque une très nette démarcation entre deux mondes ; elle est à la fois l'aboutissement d'une civilisation et le point de départ d'une autre, elle sépare en les opposant fortement le XIX^e et le XX^e siècles.

Le double héritage que nous ont laissé le XVIII^e siècle avec sa grande Révolution, son mythe du Progrès, et son impiété, puis le XIX^e avec son apothéose de la Science, constitue notre criante pauvreté. A la simple et irréfutable évidence que donnent les faits, nous avons enfin compris que la civilisation matérielle et rationaliste des temps antérieurs nous conduisait à la mort. Les deux siècles qui nous ont précédés, marchant au rythme de l'automatisme mécanique, nous ont laissé des machines et de nombreuses inventions (dont beaucoup ne valent pas cher), mais ils ne nous ont pas laissé de doctrine. Or, nous l'avons contrôlé expérimentalement : ce sont les idées qui mènent le monde ! L'absence de philosophie et surtout de métaphysique chez les générations antérieures, a permis un bouleversement total des valeurs : à la qualité, on a préféré la quantité... L'aboutissement de cette négation de l'intelligence et de cette exaltation de la matière est nécessairement la confusion et le chaos, c'est aussi un sentiment très net de profonde solitude morale et d'angoissante inquiétude.

L'effroyable guerre de 1914, coupant brusquement la parole aux prédicants du Progrès incoercible et aux

thaumaturges du bonheur parfait et universel, nous prouve péremptoirement que la régression est possible ; que cette civilisation est un joyau très fragile, que les lois du progrès ne conditionnent pas l'humanité, et que nous retournons peut-être à la barbarie sinon à la sauvagerie. La science et tous les progrès techniques si avancés qu'on les suppose, sont de grands corps sans âme, car l'appareil le plus splendide n'est rien en face de la pensée.

Les hommes ont voulu se passer de la Sagesse et ils ont abouti à la démençe. Mais nous, comprenant enfin qu'il faut « commencer par bien penser », nous nous écrions, transportés par notre inébranlable certitude : « Métaphysique d'abord ! »

Le spectacle déchirant que nous offre l'intelligence moderne farcie d'erreurs, étouffée par l'anarchie et cherchant vainement à mettre sur pied, l'un après l'autre, cinquante systèmes philosophiques, ne peut que nous ancrer davantage dans notre conviction. Les innombrables contradictions de la pseudo-sagesse conduisent nécessairement au scepticisme et le scepticisme des masses s'appelle le matérialisme, ou « la philosophie des pourceaux ».

Persuadés que le XX^e siècle sera ce que nous le ferons (car en dépit de toutes les lois économiques, la volonté — et la volonté individuelle — reste maîtresse !), nous allons nous mettre généreusement à l'œuvre. Nous savons que tout est à restaurer, mais nous avons le droit de compter sur les heureuses tendances de notre temps : le besoin d'unité, la compréhension des leçons des événements, la bonne volonté générale, et surtout la tendance profonde vers l'ordre, la morale et la religion.

Les âmes sont éprises d'aspirations spiritualistes ; après la « faillite de la Science » on comprend l'indispensable besoin de la religion.

Alors le rôle du catholicisme devient capital, car seul le catholicisme, satisfaisant si pleinement aux besoins du temps, peut sauver le monde. Pour construire et parfaire, nous devons être catholiques d'abord ; catholiques par la foi, par les œuvres et par la culture. Or, notre époque le découvre et le proclame chaque jour davantage, en face

du fatras contradictoire et stérile des philosophies révolutionnaires, S. Thomas apparaît comme le grand architecte, le toujours moderne édificateur, seul capable de conduire jusqu'au bout l'œuvre sublime de former les intelligences et, en conséquence, de rénover et de sauver l'humanité ⁽¹⁾.

*

On trouvera encore dans le présent fascicule des Echos une conclusion de cette Conférence exposée par M. le Chanoine Jean Closuit.

VI

Les grands courants monastiques en pays romand au moyen-âge

par M. Maxime Reymond

archiviste d'Etat, Lausanne

(17 avril 1929)

M. Maxime Reymond a, bien voulu honorer les Echos en leur cédant la publication intégrale de son étude. Elle a commencé de paraître dans le fascicule de mai ; les prochains cahiers contiendront la suite.

VII-IX

TROIS CHAMPS D'APOSTOLAT

*

Chez les Esquimaux

par le R. P. Joseph Bernard, S. J.

(16 février 1929)

Le R. P. Bernard a passé 15 ans de sa vie au milieu des Esquimaux et il a conté ses souvenirs avec infiniment de bonne humeur, de tact et de modestie.

(1) *Patrie valaisanne*, 16 avril 1929. Chne Léon Dénériaz.

Il était chargé de prêcher l'Évangile à 300 Esquimaux perdus sur un territoire cinq fois plus grand que la Belgique. Il a partagé leur existence, il a souffert du froid, il a frôlé la mort de tout près dans les tempêtes de neige, et lorsqu'il est parti, ce fut pour répondre à l'appel de sa patrie durant la grande guerre.

Cela lui paraît naturel. Il vous en parle avec humour et sans jamais insister sur les moments tragiques de sa destinée. C'est un vrai prêtre attaché corps et âme à la religion, prêt à mourir pour elle aussi naturellement qu'il a vécu à son service.

Or, quand on découvre un tel caractère : on s'incline.

*

L'Alaska est un pays de la grandeur de l'Europe moins la Russie. Il faut accomplir 10.000 km. pour y aller et naturellement... autant pour en revenir, si les ours blancs ne vous ont point mangés. L'hiver en cette contrée est long de dix mois. Le soleil est invisible une grande partie de l'année, mais les aurores boréales et les étoiles suffisent à un éclairage discret. On pourrait lire son journal, si l'on en avait un... La région est habitée par des chercheurs d'or qui sont de braves gens, contrairement à la réputation que des romanciers leur ont faite, des trafiquants de fourrures et des Esquimaux. Toutes les races sont représentées, depuis le blanc au noir, en passant par les teintes intermédiaires. Les indigènes vivent de la pêche et de la chasse. Ils sont un peu paresseux, ce qui s'explique assez, car le froid est très vif : 50 degrés en-dessous de zéro ! Parfois même davantage.

A part les missionnaires qui font leur toilette avec de la neige, les gens ne se lavent guère. Ils s'enduisent le visage d'une graisse et cela suffit comme hygiène.

Au mois de juin, la débâcle des glaces commence. On voit alors des icebergs flotter à la surface des eaux. Quelques-uns atteignent plus de 300 mètres de haut et un kilomètre de long. La dynamite n'a aucune action sur eux et leur présence est un danger pour les vaisseaux.

*

Le P. Bernard a montré sur l'écran son appartement meublé composé d'une pièce qui sert à la fois de salle à

manger, chambre à coucher, cuisine, fumoir et salon. Les caisses ont ceci de pratique que la partie creuse sert d'armoire à provisions et qu'il suffit de les retourner pour en faire un siège. Il cuisait ses repas lui-même : un jour du lard et des haricots, et, le lendemain, des haricots et du lard, pour changer ... Les premiers temps, il relavait aussi la vaisselle — un unique récipient qui sert à tout —, puis il a trouvé un moyen plus commode : étant donné, d'une part, une assiette sale, et, de l'autre, un chien qui possède une langue : on met l'assiette sous le museau du chien et bientôt tout est proprement nettoyé...

Le R. Père couchait tout habillé sur la table. Il faisait si froid que le matin la couverture était pleine de givre au-dessous de son menton. Les baraques disparaissent d'ailleurs sous des amas de neige et tel qui s'aventure au dehors, pendant une tourmente, a de la peine à retrouver son gîte et parfois meurt sans l'avoir aperçu.

*

Le principal danger est la tempête de neige. Il est impossible de rien distinguer à plus d'un mètre devant soi. Le voyageur surpris en cours de route a la ressource de creuser un trou, de s'y terrer et d'attendre la fin. Cela peut durer six heures comme six jours. On comprend que tout homme ait le droit d'entrer dans la première demeure qui s'offre à son regard. Elles ne sont pas fermées à clef et l'hospitalité, même en l'absence du propriétaire, est une loi sacrée.

Les Esquimaux aiment leur prochain comme un frère. Ils ne connaissent pas le vol, car, dit le conférencier, ils n'ont pas encore atteint ce haut degré de civilisation.

L'église est simple. Les jours de fête, afin de la décorer d'une manière particulière, au lieu de fleurs, on met de chaque côté de l'autel des dents de morses ou des fanons de baleine, c'est-à-dire ce qu'on a de plus précieux.

*

En ce pays, il est difficile de s'approvisionner, car les moyens de locomotion sont des plus rudimentaires. Les indigènes se procurent, une fois l'an, les aliments dont ils

auront besoin durant les douze mois. Ceux qui oublient quelque chose, ont toute l'année pour y songer et ne pas commettre la même faute la fois suivante.

Le bois est rare. Il faut passer trois jours de la semaine à chercher la provision qui servira pour les quatre autres jours. Les chiens rendent de grands services. Attachés, sept, neuf ou onze au même traîneau, ils sont les animaux de trait les plus appréciés.

A l'avant de l'attelage se trouve le chien de tête à l'instinct particulièrement affiné. Il se retrouve au milieu des pires tempêtes, ramenant son maître au logis par des chemins perdus et sur une distance de 50 km. ou même davantage.

Le conducteur ne peut pas s'asseoir. Il est contraint de courir derrière le traîneau pour échapper à l'engourdissement.

Le P. Bernard fut sauvé par son chien « Spat » qui le ramena toujours au point de départ, en dépit des pires difficultés. Un animal semblable est précieux, conclut-il : c'est lui qui relave la vaisselle.

Les voyages sont périlleux à cause des crevasses. Un jour, la moitié des chiens du P. Bernard disparut dans l'une d'elles. Ce fut le diable pour ramener les pauvres bêtes à la surface.

Contrairement aux Lapons, les Esquimaux utilisent rarement le renne, dont l'humeur est capricieuse. Cet animal n'offre pas une grande sécurité : quand il a perdu son chemin, il ne se fait aucun souci pour le retrouver. Le voyageur le regarde et il regarde le voyageur, ce qui n'avance pas à grand'chose.

*

La mission est dispersée sur un territoire immense. Une dizaine de familles vivent dans les environs de la demeure du Père. Il faut néanmoins visiter les autres. Le missionnaire a marché durant 45 jours pour aller trouver cinq personnes. Il n'a vu son évêque qu'une fois en dix ans, tant ils se trouvaient éloignés l'un de l'autre...

En été, les Esquimaux demeurent dans des baraques d'un aspect minable. En hiver, ils se terrent dans le sol. Sur un plat de mousse, ils répandent de l'huile de phoque qu'ils allument, et voilà leur moyen de chauffage.

Leur nourriture consiste en poissons qu'ils ne vident pas pour en conserver la saveur, et en rats musqués.

Cette viande est excellente et c'est avec un malin plaisir qu'on en fait goûter au visiteur, qui vient de débarquer dans le pays. Il s'en régale et, quand il a fini : « Devinez, lui dit-on, ce que vous avez mangé ? » Naturellement, il donne sa langue au chat. On lance alors sur un ton négligent : « C'est du rat, mon ami ». Et l'on change de conversation. Instantanément, le malheureux éprouve des crampes d'estomac.

On aurait entendu le P. Bernard longtemps encore, tant son récit était captivant et vécu, mais il fallut bien, à regret, le laisser terminer.

Ce qu'il n'a pas dit, c'est la somme d'énergie, de courage et de confiance en Dieu qu'il dut avoir pour vivre une pareille aventure. A ceux qui le traiteraient de héros, il répondrait sans doute, avec un sourire bienveillant, qu'il est prêtre.

Et cela revient bien au même, quand on comprend le sacerdoce de cette admirable manière. ⁽¹⁾.

*

Chez les anthropophages

par le R. P. Pédrón, Spiritain

(11 avril 1929)

Rien n'est plus beau, dans ce monde frivole où l'on sourit de tout, d'avoir au cœur un grand amour et de partir pour le point le plus dangereux du front livrer le grand combat contre le paganisme.

Le R. P. Pédrón a vécu 27 ans parmi les peuplades de l'Oubanghi, les plus sauvages et les plus dangereuses du globe. Il est resté durant 15 ans à Beton au milieu des

(1) *Feuille d'avis du Valais*, 23 février 1929. André Marcel.

anthropophages et se trouvait à Berberati quand il fut rappelé en Europe. Il fut témoin de scènes atroces et déchirantes qu'il raconte avec documents à l'appui. Les Pères du St-Esprit ont 25 millions de nègres à convertir. Ils le font au péril de leur vie et devant la tâche écrasante ils ne reculent pas.

Les nègres de ces régions étaient fétichistes et le sont encore en grand nombre. Ils n'adorent pas des objets, mais l'esprit qu'ils croient être en eux. Depuis 1922, ils viennent nombreux au catholicisme et conçoivent maintenant une éternité de malheur ou de bonheur. Mais c'est toujours une conception simpliste et ce sont les enfants qu'il faudra surtout éduquer.

L'esclavage existe au sein de leurs tribus.

Tout enfant né d'une mère esclave le devient à son tour. Il appartient de droit au propriétaire de la mère et s'il plaît à ce dernier de le vendre ou de le manger, il le fait sans aucun scrupule.

Les missionnaires en ont acheté par centaines. Nous sommes obligés, déclare le P. Pédron, de les marchander comme du bétail, afin d'en sauver le plus possible avec l'argent dont nous disposons. Il m'est arrivé, dit-il, de souligner leurs défauts afin d'obtenir ces malheureux à bon compte : ton esclave est borgne ou cagneux, il a mauvaise mine, il vaut tant, pas un sou de plus !

Et c'est ainsi que nous en avons emporté des lots pour douze francs la douzaine !

Une fois, continue-t-il, j'entre dans une case. Une négresse, étendue par terre, sanglotait et criait.

— Qu'as-tu ?

— Le maître a pris mon enfant, jamais plus je ne le reverrai...

Il a fallu pleurer avec cette femme — on ne pouvait songer à lui ramener son petit — et la laisser à sa douleur immense.

Un Père avait acheté un esclave, un enfant d'une dizaine d'années. Comme il passait avec lui dans un village, il le voit tout à coup se précipiter dans les bras d'une femme escortée de son maître. C'était la mère.

Le Père entre immédiatement en pourparlers avec l'homme.

— Veux-tu cent francs de cette femme ?

— Non.

— Deux cents ?

— Non.

— Cinq cents ?

— Non. Tu as l'enfant, tu n'auras pas la mère.

Le Père offrit mille francs. L'autre lui rit au nez et, à coups de bâton, sépara l'enfant de sa mère et l'entraîna malgré ses cris.

Un voleur, un ennemi, appartient de droit au propriétaire lésé, au vainqueur ; celui-ci peut lui couper une oreille, une main, et, pour finir, la tête. Et des photographies le prouvent, qui passent sur l'écran.

Les prisonniers de guerre — et les combats sont fréquents — deviennent la chose du vainqueur qui peut disposer de leur vie. Les luttes ne se livrent pas seulement de tribus à tribus, mais de villages à villages et même de rue à rue. Les représailles sont épouvantables et nous avons vu sur l'écran des têtes de mort se balancer au bout des branches sur de hauts arbres et d'autres entassées par centaines.

La vie humaine en ces régions ne compte pas.

La plupart des esclaves sont destinés, un jour ou l'autre, à être mangés. Il en est qu'on engraisse absolument comme des animaux.

Le R. P. Pédrón nous en montre un sur un cliché : les pieds et les mains liés, le corps recouvert d'un filet, il attend son sort avec une effroyable angoisse.

Des amateurs sont venus l'examiner, palpant les membres et marchandant tel ou tel morceau.

Cet homme fut sauvé par un Père qui l'emmena dans son bateau. Mais il se méfia de ce blanc, et, bêtise inouïe, il s'enfuit et retourna vers ses bourreaux qui le mangèrent.

Les indigènes ont tous goûté plus ou moins à leurs semblables, s'il est permis de s'exprimer aussi légèrement en de pareilles matières.

Et comme le P. Pédrón interrogeait une de ses ouailles : « En as-tu mangé, toi, de l'homme ? », elle répondit, les yeux brillants : « Mais oui, comme tous les autres, et si tu savais comme c'est bon, toi-même en mangerais aussi ! » ...

Deux chefs se vantaient de leur puissance. Afin d'établir celui qui serait le plus fort : ils tuèrent un jour le plus grand nombre d'esclaves qu'ils purent. Le vainqueur en immola plus de trois cents et pendant une semaine il y eut dans la tribu de véritables orgies de chair humaine.

On a vu ce chef à l'écran, gros comme un Silène et plus bestial qu'un léopard. C'est lui qui brisait les membres des enfants, les plongeait dans l'eau toute une nuit afin d'amollir leur chair et les mangeait le lendemain en compagnie de ses serviteurs.

*

Et cependant, ces sauvages se convertissent insensiblement au christianisme. Il en est qui sont des chrétiens héroïques, et le conférencier en parle avec émotion.

Des milliers et des milliers de nègres fréquentent les églises.

On commence à recruter un clergé indigène et des petites sœurs noires. Leur grandeur d'âme est belle en sa simplicité, comme en témoigne une anecdote que nous trouvons sublime.

Une de ces religieuses avait contracté la maladie du sommeil au contact de ceux qu'elle soignait. Elle allait mourir, et comme on voulait lui donner la communion :

— Non, dit-elle, je ne suis pas digne que le Bon Dieu se dérange pour moi ; ma compagne me portera sur ses épaules et me conduira à l'église.

Il fallut lui obéir. Le lendemain, elle était morte.

Ce geste et ces paroles ne rappellent-ils point, comme l'a dit le P. Pédron, les plus belles pages des Evangiles ?

Il fut aussi, dans le temps, un Centurion qui murmura : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison », et voici qu'à travers les siècles, dans un endroit maudit de cette immense Afrique, ces mots ont trouvé leur écho ⁽¹⁾.

*

« Je ne puis lire, disait le P. Gratry, sans perdre une partie de ma force pour la journée, tous ces récits de nègres mourant sous les coups, de cannibales se mangeant

(1) *Feuille d'avis du Valais*, 13 avril 1929. André Marcel.

entr'eux, de familles d'esclaves coupées, vendues, séparément, membre par membre... Ces spectacles m'écrasent. Et cependant, je veux les regarder en face et je veux les faire regarder. Pourquoi ? Pour qu'ils nous apprennent ce qu'est la vie et ce qu'est le monde, et qu'il nous soulèvent tous jusqu'à cette indignation triomphante à qui rien ne résiste. » ⁽¹⁾.

Quand on parle d'Afrique, l'on songe inévitablement à se représenter ces terres de soleil et de sommeil dont parlait Psichari avec tant de ferveur : terres mystérieuses, horizons illimités, du ciel immense, du soleil superbe, de la nuit, du fleuve, des pirogues, des chansons joyeuses dans un silence qui émeut. Des aquarelles lumineuses, rapides et saisissantes, nous viennent à la pensée. L'Afrique a mis son empreinte sur beaucoup d'âmes amoureuses de grandeur, de perfectionnement et d'action.

« Cette terreur insigne nous rend meilleurs, disait Psichari, elle nous exalte et nous élève au-dessus de nous-même, dans une tension d'âme où le rêve et l'action se pénètrent... » ⁽²⁾.

*

En Annam par le Chanoine Louis Poncet

(15 mai 1929) ⁽³⁾

Fidèles à un passé que des traditions séculaires rendent toujours plus noble et plus respectable, ceux qui ont la charge périlleuse de poursuivre ici-bas la mission du Christ et de procurer aux membres de la Société spirituelle fondée par le divin Crucifié le seul bien qui sera de nature à les rendre parfaitement heureux, ont compris de tout temps que les idées mènent le monde et que le monde vit en paix dans la mesure où ses dirigeants sont inspirés des

(1) Le *Papillon du Bois-Noir*, mai-juin 1929.

(2) *Patrie valaisanne*, 13 avril 1929. André Chaperon.

(3) Cette Conférence eut lieu au Théâtre ; toutes les autres en Salle d'étude des Grands. Les Conférences IV, VII, VIII et IX ont été illustrées de projections, et les IV^e et IX^e de cinéma aussi.

principes enracinés dans la vérité. Voilà pourquoi partout et toujours les dispensateurs des mystères de notre religion, sous la conduite de leurs chefs hiérarchiques et du Pape, ont tenté de constituer, là où ils étaient appelés à exercer leur ministère, des groupements dénommés **les élites**. Dès qu'une contrée de la terre avait reçu la « bonne nouvelle », vite, il fallait rassembler les éléments intelligents et actifs des nouveaux peuples gagnés à la cause de l'Évangile, afin qu'ils devinssent les cadres, si l'on peut dire, de leurs frères dans la foi. Cadres qui maintiennent dans le droit chemin, qui veillent à la pureté de l'orthodoxie, qui raniment les courages et stimulent les ardeurs. Une élite doit à son nom, qui signifie quelque chose de choisi, de très bon parmi le bon, d'être un flambeau toujours brillant et toujours réchauffant, une avant-garde sans cesse en éveil qui n'aspire qu'à de nouveaux triomphes et à de nouvelles conquêtes.

*

Parti il y a quinze mois pour l'Indochine où il avait mission d'explorer un vaste pays rempli de promesses admirables au point de vue de l'extension du règne du Christ, M. le Chanoine Poncet eut pour objectif spécial d'obtenir du Gouvernement français l'autorisation d'ouvrir dans la Capitale de l'Annam, à Hué, un Collège secondaire catholique qui serait destiné à former les élites indochinoises. Les négociations furent longues, mais couronnées de succès. Puis la question se posa des réalisations pratiques. Construire un grand édifice qui pourrait recevoir des centaines d'étudiants ne pouvait être l'œuvre d'un instant.

Apostolat nouveau, car ce n'est pas le ministère direct dans la brousse, mais celui de la formation des élites. Les Annamites plus spécialement, et les Indochinois en général, désirent beaucoup étudier. Une foule de jeunes sont inscrits dans des lycées, lycées essentiellement laïques. L'éducation et l'instruction reçues sont loin d'être une éducation et une instruction religieuses. Partant, la jeunesse donne en plein dans toutes les idées subversives que l'Occident lui apporte. D'où une jeunesse intellectuelle dont l'esprit est faussé, perverti, parfois même jusqu'à l'aberration bolchevique. Et c'est elle qui sera la dirigeante

de demain. C'est dans son sein que se trouveront les chefs, les magistrats, les conducteurs du peuple. On voit les conséquences d'un pareil état de choses : l'Indochine, l'Annam, des nations magnifiques d'espérance, perdues pour le Christ et pour le bonheur éternel ! Doit-on laisser se perpétrer cet horrible crime ?

Non ! n'est-ce pas ? Voilà pourquoi il est d'une importance souveraine de hâter la construction d'un Collège catholique en plein pays qui se convertit peu à peu à l'Évangile, afin de lui donner une jeunesse croyante et forte qui demain hâtera la conversion définitive de tous les païens, parce qu'elle tiendra en ses mains les rênes du pouvoir ⁽¹⁾.

(1) *Patrie valaisanne*, 18 mai 1929. Chne François Bussard.

Une Conclusion de deux Conférences

« La doctrine thomiste apparaît comme ayant seule des énergies assez puissantes et assez pures pour agir efficacement non seulement sur cette élite consacrée qui se forme dans les séminaires et dont on souhaiterait qu'elle se rendît toujours un compte suffisant de ses formidables responsabilités intellectuelles, mais aussi sur l'univers entier de la culture ; pour rétablir dans l'ordre l'intelligence humaine, et ainsi, avec la grâce de Dieu, ramener le monde dans les voies de la vérité qu'il se meurt de ne plus connaître ».

Jacques Maritain nous proposait ainsi, il y a cinq ans, le remède souverain au mal profond dont souffrent les temps modernes. ⁽¹⁾

M. Gonzague de Reynold, que nous eûmes la joie d'entendre le 14 avril dernier, considérant le même mal,

(1) « *S. Thomas, apôtre des temps modernes* », conférence donnée à l'Abbaye, à la fin de 1923. Cf. *Echos* de décembre 1923 à février 1924.

préconisait le même remède. Par le développement d'arguments tout différents — l'un par la métaphysique, l'autre par l'expérience — les deux éminents professeurs atteignent la même conclusion : nécessité d'une action catholique intense basée sur la restauration de la « *Philosophia perennis* ».

En philosophe, M. Maritain traite le sujet par le dedans (*ab intrinseco*), sans tenir compte des résultats d'expériences faites.

De façon lumineuse, il prouve que l'anarchie de fait provient de l'anarchie de la pensée, que l'action humaine qui se soustrait à l'action divine est la conséquence d'une recherche de vérités en dehors de la Vérité, que le mal moderne est avant tout un mal de l'intelligence. Par la Réforme déjà, par Descartes surtout, « l'intelligence humaine commença à faire profession d'indépendance à l'égard de Dieu et à l'égard de l'être ». Les philosophes du XVIII^e siècle et des siècles suivants achevèrent ce divorce de l'esprit humain et de son objet. — On nie à l'intelligence la faculté d'atteindre l'être, la puissance de connaître.

Ainsi naquit l'*agnosticisme* qui engendra le *naturalisme* (méconnaissance ou négation de l'ordre surnaturel) et ce que l'on peut nommer l'*angélisme* ou prétendue autonomie de la raison humaine. « Je dis, ajoutait M. Maritain, que ces trois grandes erreurs sont les symptômes d'un mal vraiment radical, car c'est à la racine même qu'elles s'attaquent, à la triple racine rationnelle, religieuse, morale de notre vie ».

Pour enrayer le mal il faut rendre à notre intelligence sa force, la « restaurer », trouver une doctrine qui la rétablisse en face de son objet propre, une philosophie de l'être. Dieu qui permet la décadence a pourvu à la restauration : Frère Thomas d'Aquin, docteur de la Vérité se lève à la voix de sa Mère l'Église du Christ. Parce qu'il est le restaurateur de l'intelligence, il sera l'Apôtre des temps modernes.

*

Il est intéressant de constater que le comte Gonzague de Reynold, traitant le même sujet, mais en historien, parvient aux mêmes conclusions. Par l'expérience, par les faits, il nous montre comment le matérialisme et le rationalisme, maîtres du monde aux siècles passés, nous menaient à la

mort. Les doctrines succédant aux doctrines, les « systèmes » aux « systèmes », le désarroi s'est emparé des esprits. Il n'y a plus de doctrine stable.

Et cependant l'expérience nous dit encore que ce sont les idées qui mènent le monde : nous avons constaté que nos pères, faisant fi de la sagesse, sont tombés dans le plus désastreux déséquilibre intellectuel.

Comment y remédier ? — Par la destruction des pseudo-vérités qui ont tué la vie de l'intelligence et par le rétablissement d'une doctrine salvatrice. Nous savons, nous catholiques, quelle est cette doctrine : Celle de Jésus, celle de l'Eglise, celle de Frère Thomas.

M. de Reynold, comme M. Maritain, nous a tracé un plan de bataille. A nous, à vous les jeunes, de l'exécuter.

Comment ?

Il faudra, bien sûr, « faire » sa philosophie et la bien faire. Vous le savez ; je n'insisterai pas.

Parlons de deux autres conditions dont l'absence rendrait l'étude de cette science stérile ou impossible.

Tout d'abord et au-dessus de tout : l'éducation intérieure, la formation des âmes, condition nécessaire d'une action féconde. On ne donne rien que l'on ne possède. Vous voulez donner Dieu au monde : ayez Dieu en vous.

Certes, la Philosophie est un bel instrument dont la Vérité se sert pour se manifester au monde et se défendre contre lui, mais elle demeure un instrument, une servante d'une cause plus noble qu'elle-même : *Ancilla Theologiae*. Ce n'est qu'une carcasse ; il faut lui donner une âme.

Si donc vous philosophez, que ce soit en fonction de votre vie spirituelle. Car Dieu seul peut vous donner de mouvoir les âmes vers Lui. L'activité qui veut être *pour* Lui doit être exercée *par* Lui : Vous pouvez planter, arroser, c'est toujours Dieu qui fera croître.

Le résultat d'une action uniquement humaine, si profonde qu'elle puisse être, sera strictement humain ; divin, jamais. Au point de vue surnaturel, c'est la stérilité absolue. « Si je parle les langues des hommes et des anges, mais que je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit » ⁽¹⁾. Vous qui désirez opérer dans

(1) S. Paul, I Cor. XIII, I.

le monde un apostolat réel et fécond, unissez à votre formation intellectuelle une éducation intérieure profonde. Les rameaux porteront du fruit s'ils demeurent en communication avec le trône qui leur distribue sa sève.

Parallèlement et au-dessous de cette vie de l'âme qui féconde l'effort humain, l'étude de la philosophie nécessite une autre préparation : celle de l'intelligence. — Pas plus qu'un gamin ne joue les sonates de Bach après sa deuxième leçon de violon, l'esprit humain ne s'adapte à la métaphysique s'il n'y est préparé.

Il y a la préparation directe, par laquelle l'intelligence du jeune homme s'habitue à la réflexion, au raisonnement ; et la préparation éloignée : le développement, chez l'adolescent, du goût des choses de l'esprit : l'amour de la littérature, de la musique, des beaux-arts, de tous les fruits de l'intelligence humaine.

Je ne veux pas m'appesantir sur ce point. Il serait d'ailleurs trop long de le développer. J'ai voulu seulement, à propos de la belle causerie de M. de Reynold, suggérer quelques idées. Laissons à d'autres le soin de les mettre en valeur.

N'y aura-t-il pas maintenant, — parmi nos jeunes philosophes peut-être — quelqu'un pour nous indiquer *comment* développer la vie surnaturelle en nous ? Et se trouvera-t-il un homme qui nous expliquera *pourquoi* les élèves (les grands surtout) ont si peur de tout ce qui porte à réfléchir et de tout ce qui a l'air d'un raisonnement ? Et, enfin, qui nous montrera la raison pour laquelle nos étudiants s'intéressent tellement peu aux choses de l'intelligence, et sont si passionnés pour la culture physique et le sport ? — En attendant, avouons qu'il est tout de même étonnant — j'allais dire humiliant — de constater que tel humaniste (voire rhétoricien), qui n'a peut-être pas lu « Britannicus » et ne sait pas bien si Fra Angelico était violoniste ou sculpteur, perde quotidiennement une demi-heure à lire des journaux de sport... Il me semble que nous avons au collège une façon plus distinguée de perdre notre temps.